

Fragments pour Circé Sur la route de Timor

Celle qui change les hommes en pourceaux, leurs rêves en dollars et les caravelles en bateaux-lavoirs. Elle fit bien pire à certains capitaines qui l'allèrent visiter. Et sur notre galère elle abattit aussi son tranchoir. Mais feignons la grandeur d'âme et, muni de quelques agrès épars, offrons à la Perfide ce sacrifice pour temps difficiles.

Celui qui s'est fort bien tiré du naufrage, c'est le général aux lunettes noires. Il pilota si bien son radeau qu'il accéda à la dignité. La dignité suprême, évidemment. En France, le dictionnaire la confère à certains commandants en chef victorieux devant l'ennemi. Ailleurs on est parfois plus leste. Et ici où serait l'ennemi ? Et la victoire ? *Costa Gomes, o último Marechal*¹ est une très longue entrevue retraçant l'itinéraire professionnel d'un militaire ayant un profil de civil, politique cérébral et contraint, catholique ayant l'obsession de la violence. Homme assez paradoxal et mystérieux, il est crédité d'avoir empêché la guerre civile après le 25 avril 1974. L'intérêt du livre est qu'il apporte beaucoup de renseignements sur la conduite (au niveau des états-majors et du pouvoir) de la guerre coloniale, sur le contexte international, l'isolement du salazarisme et, bien entendu, sur les tenants et les aboutissants de la décolonisation de 1974-1975, avec d'éclairants aperçus sur les activités du maréchal dans certains organismes (Conseil mondial pour la paix, etc.). Un texte important dans le registre de l'histoire orale.

*O Revirvalho*² de Luís Farinha est un mémoire de DEA sur l'histoire des putschs - et tentatives avortées - contre la Seconde République entre 1926-1940. C'est assez pathétique, mais pour ce qui nous préoccupe ici on notera que les révoltés de 1927, 1928 et 1931 comportaient parmi leurs dirigeants une bonne proportion d'officiers ayant participé aux campagnes de la « pacification » aux colonies. Déjà ! On aurait aimé avoir plus de renseignements sur les huit cents déportés en Angola. Rien qu'en 1928, quarante-quatre officiers y étaient expédiés. Et l'auteur aurait dû creuser davantage - par exemple en exploitant les livres publiés par les intéressés - le sort ultérieur de ceux, civils ou militaires, relégués en Angola, en Guinée et à Timor. L'historien extérieur a l'impression qu'un républicain, nostalgique de la Première République en métropole, pouvait s'accommoder assez bien du colonialisme qu'il trouvait ou retrouvait en son exil tropical. On a des exemples de transformations qui ne devaient rien aux arts de la magicienne.

*Kianda*³ est une nouvelle élargie, rédigée par un capitaine de carrière ayant participé au coup d'État du 25 avril (MFA, COPCON), exilé en France (journaliste à RFI), rentré au Portugal, incarcéré en 1978, expulsé de l'Armée, réintégré et passé dans la réserve. C'est un homme qui ne cache pas ses options d'ultra-gauche et de tiers-mondiste activiste. Nous n'avons pas trouvé trace du Kianda dans l'hydrographie angolaise mais c'est peut-être le Zambèze ou le Kassai ; en tout cas, c'est un

1. M.M. CRUZEIRO, *Costa Gomes, o último Marechal. Entrevista de Maria Manuela Cruzeiro*, Lisbonne, Notícias editorial, 1998, 403 p., ill., index.
2. Luís FARINHA, *O Revirvalho. Revoltas Republicanas contra a Ditadura e o Estado Novo, 1926-1940*, Lisbonne, Editorial Estampa, 1998, 327 p.
3. Álvaro FERNANDES, *Kianda, O rio da sede*, Lisbonne, Edições Dinossauro, 1996, 152 p.

fleuve ou une rivière symbolique de l'Est-Angola. L'action oppose une garnison portugaise vers 1970-1972 à une unité du MPLA avec, dans les deux camps, des intellectuels qui doutent ou croient en l'avenir de leur cause. Compte tenu de l'aversion du principal protagoniste à l'égard de la police politique, le récit est autobiographique, très certainement. L'intérêt ne faiblit pas et c'est un bon récit de guerre coloniale à l'Est, sans introspections psychanalytiques, mais avec un fort penchant pour le politique.

Totalement différente, la *Correspondência política*⁴ de l'une des principales figures de la monarchie (trois fois chef du gouvernement) et du régime rotativiste qui la discrédita, représente une contribution importante à la connaissance de l'époque pré-républicaine. Ce n'est pas que le sujet (luttres partisans, mesquineries d'un microcosme où la rhubarbe financière s'échange contre le séné ministériel, etc.) nous passionne, mais dans ces deux cent soixante-dix lettres envoyées ou reçues sur un demi-siècle on trouvera d'assez nombreuses références aux problèmes coloniaux.

Rien cependant ne nous paraît être de nature à bouleverser ce que l'on sait d'eux par ailleurs, mais comme l'index et les annotations sont très bien faits, nul africaniste n'est obligé de lire cette anthologie de bout en bout. L'éditeur, Fernando Moreira, aurait dû, dans sa sélection, accorder plus d'importance à l'*Ultramara* mais son auteur, José Luciano de Castro, était-il vraiment intéressé par le sujet ? À la page 306, note 5, Moreira aurait quand même pu fournir le nom de l'endroit où Paiva de Andrade a été fait prisonnier par les Britanniques. C'est l'incident de Macequece (15 novembre 1890) qui marque le début réel du contentieux avec Cecil Rhodes. Ce village du Manica est-il devenu inconnu des générations post-1974 ? Circé règne-t-elle aussi sur le pays des Lotophages sans qu'elle en ait avisé le Portugal ?

Divertissons ou, tout au moins, dépaysons le lecteur avec l'un des rarissimes textes modernes consacrés à ce nid de négriers qu'était le fort portugais de Ouidah (Ajuda pour les Portugais qui l'occupèrent jusqu'en 1961). *O Vice-Rei de Ajuda*⁵ n'a peut-être pas été un succès éditorial en France, mais il en est à sa deuxième édition à Lisbonne. C'est une espèce de biographie romancée de Francisco de Souza de São Salvador da Baía, installé au Dahomey (1812-1857) et devenu le facteur blanc du monarque et de ce fait son exportateur d'esclaves en chef. Bruce Chatwin, célèbre par ses livres de voyage, a composé là une chimère envoûtante tenant du reportage au Bénin en dictature, du récit historique et d'une parabole du métissage et de la décadence. Curieux scénario pour amateurs d'enclaves.

Après tout, le Portugal manqua de peu son installation officielle en tant que protecteur de son principal fournisseur de main-d'œuvre (*sic*) ouest-africaine pour São Tomé. Chatwin ? Un cynique enchanteur. À relire.

Toujours dans la fiction historique, *Manuel Muhongo*⁶ est un étrange récit écrit entre mars et août 1978 dans la prison de São Paulo à Luanda où l'auteur était détenu pour raisons politiques. On nous dit qu'il est né en Angola et qu'il est professeur de l'enseignement supérieur au Portugal. Il nous raconte l'histoire d'un pêcheur de l'île de Luanda, accusé de contrebande et incarcéré. C'est une violente dénonciation de la dictature du MPLA et de l'absurde qui règne dans le pays. Il devient fou et le lecteur risque de le devenir aussi s'il se lance tout seul dans la lecture des chapitres où le pêcheur relate sa vie dans un portugais *crioulo* qui, malgré les notes, est réservé aux linguistes connaissant la syntaxe du kimbundu.

4. José Luciano de CASTRO, *Correspondência Política (1858-1911)*. Lisbonne, Quetzal Editores, 1998, 659 p., ill., index. (org., intro. et notes de Fernando Moreira).

5. Bruce CHATWIN, *O Vice-Rei de Ajuda*, Lisbonne, Quetzal Editores, 1994, 143 p.

6. António VALIS, *Manuel Muhongo ou a queda do pescador*, Oeiras, Celta, 1998, viii-123 p.

Et puisque nous sommes en Angola faisons un saut au sud puis au nord. *Herero Heroes*⁷ est un livre admirable et majeur pour l'histoire de la Namibie et si nous en avons quelques-uns – même moitié moins bons – pour l'Angola nous nous estimerions satisfait et reconnaissant à leurs auteurs. Hélas qu'a-t-on publié à Luanda de professionnel depuis vingt ans ? Et avant ? Nous devons être bien mal informé, admettons-le. Passons, et bornons-nous à signaler que ce livre sur la résistance anticoloniale des Herero, bien loin du Cunene, a cependant quelques pages sur le Kaokoveld et sur Vita Tom, identifié au « célèbre » écumeur du Sud-Angola, Oorlog, rencontré si souvent dans les sources portugaises. Or, l'auteur donne une généalogie pour ce personnage qui est en contradiction avec ce qui est dit dans les écrits portugais. C'est même troublant, et il serait urgent que les historiens de la Namibie publient enfin et dans une langue répandue ce qu'ils savent sur ce prédateur, au nord de la frontière. Nous aurions des surprises. Et eux aussi, s'ils lisaient le portugais.

Fallait-il rééditer en facsimilé deux textes publiés en 1970 et 1971, au Zaïre, et peu connus en Europe ? Puisque les ethnologues et sociologues les parrainent, enregistrons le fait accompli, mais il est à parier que les véritables historiens du Congo et des relations avec les Portugais trouveront dans cette réinterprétation des sources européennes par un des fondateurs de l'Alliance des Bakongo (Abako) un seul intérêt : la vision du dedans par un autodidacte du cru, plus versé en folklore et en linguistique locale que professionnellement préparé à débattre avec eux sur certains points controversés. N'étant pas apte à en discuter, on renvoie le lecteur éventuel de *L'Ancien Royaume du Congo et les Bakongo*⁸ au sous-titre presque aussi long que le nom de l'auteur, que l'éloignement et la maladie ont empêché de revoir son texte. Et c'est bien dommage pour l'Angola.

De *Bambini nel mondo. Africa*⁹ il y a peu à dire car il s'agit, dans la vingtaine de pages consacrées à l'Angola que ce texte contient, d'expliquer à un jeune public regardant la vidéocassette qui l'accompagne, ce qu'est l'Angola. Un ersatz de chronologie, un conte, un poème de Neto, un lexique peu tendre pour le colonialisme, l'habituelle sérénade à la reine Nijinga (*sic*) et à Béatrice, la guerre qui n'en finit pas, et c'est à peu près tout ce que les jeunes catholiques italiens y trouveront. Mais comme la Somalie n'a qu'une trentaine de pages il ne faut pas qu'ils se plaignent.

Beaucoup plus travaillé et austère, *Storia del Cristianesimo in Africa*¹⁰ de John Baur est un livre d'envergure s'efforçant de tenir la barre à égale distance des différentes variétés du christianisme en Afrique depuis 62 après J.C. Les Portugais ayant joué le rôle que l'on sait dans cette évangélisation, l'auteur leur accorde au moins cent cinquante pages, plus quelques dizaines d'autres pour tous ceux (protestants britanniques et américains, catholiques français et autres) ayant travaillé dans les futurs PALOP depuis le XIX^e siècle jusqu'aux années 1990. Baur étant un missionnaire catholique anglophone enseignant la théologie, probablement depuis 1956, dans des séminaires d'Afrique orientale, ses sources sont non seulement polyglottes mais également à jour. Et il a de fortes qualités didactiques et un esprit clair. Dans

7. Jan-Bart GEWALD, *Herero Heroes. A Socio-Political History of the Herero of Namibia, 1890-1923*, Oxford, James Currey, 1999, x-310 p., ill., index.

8. Raphaël Batsikama Ba Mampuya Ma NDÁWLA, *L'Ancien Royaume du Congo et les Bakongo*. (Ndona Béatrice & Voici les Jagas) Séquences d'histoire populaire, Paris, l'Harmattan, 1999, xx-vi-50-321 p., ill., index.

9. Roberto BORDIGA & Mara CLEMENTI (coord.), *Bambini nel mondo. Africa*, Bologne, Editrice Missionaria Italiana, 1998, 158 p., ill.

10. John BAUR, *Storia del Cristianesimo in Africa*, Bologne, Editrice Missionaria Italiana, 1998, 862 p., index analytique.

l'ensemble donc un panorama précis, informé et utile à l'historien pour une première approche du sujet.

Les mines ont fait plus de deux cent cinquante mille victimes en Afrique australe depuis 1961. Et ce n'est pas fini, surtout depuis que l'on remine à tour de bras en Angola, quoi qu'en disent les « frères » ennemis. *Still Killing*¹¹, production d'une ONG extrêmement attentive aux violations des droits de l'homme, accorde donc cinquante-trois pages à l'Angola et quarante et une au Mozambique et s'arrête bien avant la « reprise » des combats en Angola en 1998. Ce n'est donc pas le dernier mot sur ce problème que les Grecs n'avaient probablement pas imaginé. Le « rapport » se présente comme un rapport : historique, la dimension humaine, les conséquences socio-économiques, le déminage (qui fait quoi, où et comment ?), le contexte politique, les coûts, etc. On a ensuite une description des différents types de mines et l'on apprend ainsi que sur les trois modèles produits au Portugal, aucun n'a été signalé en Angola (c'est étonnant), mais on en trouve en Afrique du Sud (!), en Namibie, en Zambie, au Mozambique, etc. Presque tous les pays fabriquent des mines antipersonnelles et la variété des types rencontrés en Afrique australe est si grande que les répertorier exige des soins de philatéliste. Travail malheureusement indispensable, car Circé ne tolère pas les pourceaux à prothèses dans ces troupeaux. Elle ne vend que des jambons entiers, les acheteurs ne supportant pas les moignons. D'ailleurs, les béquilles lui ravagent ses prairies, alors !

Puisque l'on est dans le sinistre, enchaînons sur *Prich, l'enfant blessé*¹² de Reine-Marguerite Bayle. Le texte contient un récit, « La jeune fille à la mangue », qui nous a très agréablement surpris, car les livres pour la jeunesse débordent souvent de bons sentiments mais rarement d'informations fiables. Or, non seulement l'auteur aborde le problème des mines au Sud-Mozambique, mais elle révèle une connaissance inattendue des réalités locales (polygamie, corruption, brutalité des soldats gouvernementaux, « *bandidos armados* », lâcheté, etc.). L'adolescente perd sa jambe et, du même coup, son jeune fiancé. Appareillée par Handicap international, son père la case chez un vieux paysan qui, moyennant une vache, la prend pour quatrième épouse. C'est la première fois que nous lisons dans un livre destiné à émouvoir les jeunes francophones et les sensibiliser au problème des mines des termes comme *enxada*, *capulana*, *boleia*, etc. Il est évident que R.-M. Bayle est allée bien au-delà de la défense d'une cause humanitaire pour s'imprégner sur place de l'état d'esprit des populations locales dans les années 1992-1993 entre Homoine et Inhambane.

Ces problèmes de pauvres doivent laisser assez froids les touristes sud-africains qui retrouvent le chemin de l'île d'Inhaca, face à L.M. (devenu Maputo, au grand soulagement de ceux qui ne surent jamais prononcer Lourenço Marques correctement). *A Natural History of Inhaca Island*¹³ n'aurait pas sa place ici si cette monographie, dans sa troisième édition, ne comportait dans son dernier chapitre une étude sur l'avenir de la population locale depuis l'indépendance, entre la pêche, l'écotourisme, le reboisement et l'émigration vers la capitale, située à 30-40 km plus à l'ouest. Le reste de l'ouvrage (98 % du texte) est réservé aux amateurs et spécialistes de la faune et de la flore, sur terre et sur mer, qui trouveront des centaines de gravures et de photos (celles-ci en couleur) qui font de ce très savant ouvrage la bible des naturalistes de ce micro-terroir sud-mozambicain qui faillit être britannique.

Et puisque nous sommes dans une île, sautons sur un archipel et des problèmes

11. Alex VINES, *Still Killing. Landmines in Southern Africa*, Washington, Human Rights Watch, 1997, xiv-204 p.
12. Reine-Marguerite BAYLE, *Prich, l'enfant blessé. Une mine = une vie amputée*, Paris, Syros Jeunesse, 1998, 97 p.
13. Margaret KALK (éd.), *A Natural History of Inhaca Island*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, 1995, xxii-395 p. ill., index.

plus proches de l'actualité. Le lecteur qui voudrait connaître l'atmosphère au Timor oriental en 1991 doit lire *An Empire of the East*¹⁴. Avec Norman Lewis et sa fille, nous sommes au cœur de l'occupation indonésienne avec son cortège de peurs et de suspicions (p.119-171). Ils s'aventurent sous la houlette des missionnaires catholiques jusqu'à Lospalos, dans une île qui s'apparente plus à celle de Circé (ou de Polyphème) qu'aux Hespérides. Pour les partisans de la lusophonie, indiquons que les employés de l'hôtel Turismo, à Dili, deviennent hystériques et fous furieux lorsque nos globe-trotters de gauche leur lancent un banal « *Bom dia* ». Ils préféreront donc réserver leur « *Obrigado* » pour les toutes dernières minutes précédant leur départ de cet étrange établissement, avant-dernier (ou dernier) poste d'une lusophonie périlante, incarcérée, et tout juste maintenue sous perfusion par l'Église. Il est clair que Lewis n'aime pas le régime indonésien et qu'il va le sonder là où il est le moins populaire (Nord-Sumatra, Timor oriental), mais c'est en Irian Jaya (ex-Nouvelle-Guinée néerlandaise) que l'on peut mesurer le plus concrètement ce que veut dire « colonialisme du deuxième type », en pays conquis. C'est l'horreur « muette », car ils sont bien rares les défenseurs des droits des Papous. Pour eux, pas de tam-tams médiatiques. C'est du gibier cannibale.

Pour comprendre l'une des clés de la spécificité du cas est-timorien, on recommandera également *Portuguese Eurasian Communities in Southeast Asia*¹⁵. L'auteur s'intéresse aux communautés métisses abandonnées par les Portugais après leur élimination politique de Malacca, Batavia et Larantuca (île de Flores). C'est son chapitre sur Larantuca qui nous concerne le plus directement ici, car une partie des élites du Timor précolonial est issue des Larantuqueiros.

En peu de pages, Ronald Daus, nous montre l'ascension de ces métis puis leur rôle dans les îles de la Sonde (hors du Timor oriental) où leur intelligence, leur adaptabilité et leur sens des opportunités à saisir les ont hissés au premier plan des élites locales dans le contexte indonésien. Le mouvement contraire des métis de Malacca en Malaisie nous interdit de tirer des conclusions pour l'avenir des descendants des Larantuqueiros à Timor même. En fait, génétiquement, les Larantuqueiros sont-ils encore des métis ? Ou sont-ils dilués à jamais comme les arrière-arrière-petits-enfants de Francisco de Souza à Ajudá ? Daus se garde d'extrapoler pour Timor qu'il survole simplement – faute de maîtriser la littérature historique récente – mais c'est le type de comparaisons qui peut être utile à Timor.

Est-il profitable de s'assimiler ? Mais à qui ? Ou bien faut-il résister ?

Et sur quels plans ? Et avec qui ?

Voilà beaucoup de questions difficiles que le suffisant et omniscient sociologue brésilien nous aurait tranchées en trois phrases et deux coups de chapeau, lui qui aurait pu en remonter à Circé elle-même pour transformer un lapin d'élevage en un lusotropicaliste universel. L'excellente étude de Cláudia Castelo, « *O modo português de estar no mundo* »¹⁶ est un autre mémoire de DEA (*mestrado* de l'Universidade Nova de Lisboa, 1997) qui a l'honneur d'une publication soignée et commerciale. Heureux Portugal qui consacre ainsi de jeunes talents, alors qu'ici des centaines, ou des milliers de thèses de doctorat ne quitteront jamais l'enfer de la confidentialité ou de l'oubli de quelques bibliothèques universitaires françaises (existent-elles encore au point de pouvoir acheter des ouvrages d'érudition ?). En historienne, tendance sociologue et politologue, elle s'attaque donc au mythe et aux mythes engendrés par

14. Norman LEWIS, *An Empire of the East. Travels in Indonesia*, Londres, 1995, Picador, 289 p.

15. Ronald DAUS, *Portuguese Eurasian Communities in Southeast Asia*, Singapour, Institute of Southeast Asian Studies, 1998, 85 p.

16. Cláudia CASTELO, « *O modo português de estar no mundo* ». *O luso-tropicalismo e a ideologia colonial portuguesa (1933-1961)*, Porto, Edições Afrontamento, 1999, 166 p.

Gilberto Freyre. Quels que soient ses mérites dans le contexte brésilien, sa « science » appliquée aux réalités africaines – et même indiennes – telles qu'elles existaient dans les années 1951-1952 a le même rapport que celui de la critique littéraire à la littérature. Au mieux un habillage, au pire du babillage. Ce n'est d'ailleurs pas fortuit si le ministre de l'Outre-mer de l'époque le dissuada (p. 89) d'aller visiter Timor : « *O que eu quis foi não mostrar Timor* ». Et lui, arrangeant, accepta de rayer l'île et Macao de son enquête. D'autres ont dit comment il la conduisit, de cocktails en conférences. Castelo s'attache pour sa part à dégager la genèse du lusotropicalisme et surtout à suivre sa réception au Portugal, tant sur le plan culturel et académique que politique. C'est là qu'elle est la plus novatrice car si, sur le gril scientifique, cette doctrine n'a pas fait long feu, elle a eu quand même des incidences heureuses sur le réformisme des années 1961 et 1962. L'auteur nous le montre. Comme le dit la jaquette « le livre fournit des pistes pour comprendre, plus de vingt ans après l'indépendance, [...] la persistance d'un discours, traversant le spectre politique et idéologique national, qui met l'accent sur [ou accentue] l'immunité des Portugais au racisme, leur prédisposition *para o convívio com outros povos e culturas e a sua vocação ecuménica* ». Ulysse le savait depuis longtemps : « Flattez, flattez, il en restera toujours quelque chose ».

Même les ensorceleuses méfiantes ne résistent pas aux sucreries. Alors, pensez !, d'avidés mortels...

Mai 1999
René PÉLISSIER
CNRS